

MUSIQUE

Un entretien exclusif à *Libération*

LÉO FERRÉ

C'était à la veille du « Grand Echiquier », dans une loge des studios des Buttes-Chaumont : Léo Ferré. Presque la soixantaine. Un visage tourmenté qu'adoucisent les arabesques de ses cheveux blancs.

Des raisons d'ordre privé l'ont conduit à s'établir en Italie où il réside depuis 1968.

Après avoir chanté Baudelaire, Aragon, la ville, l'anarchie, il inscrit aujourd'hui à son répertoire des œuvres de musique classique. Retour aux sources pour celui qui, à ses débuts, fréquenta brièvement Léonide Sabaniev, un musicien classique russe ? « Un aller, mon vieux, un aller », répond Ferré.

Quoi qu'il en soit, l'automne prochain, au Palais des Congrès, entouré d'une soixantaine de musiciens et d'autant de choristes, il ajoutera à ses propres chansons l'ouverture de *Coriolan* de Beethoven et le « Concerto pour la main gauche » de Ravel. Il chantera aussi « La mort

des loups », un texte initialement écrit pour Mireille Mathieu, lors de l'exécution de Buffet et Bontemps. Pour donner un coup de projecteur sur cette affaire. « Et vous croyez que j'aurais eu honte », interroge Ferré. Mais Mireille Mathieu ne la chanta jamais...

Comédien, comme il l'avoue lui-même, Léo Ferré sait, lorsqu'il parle, ménager ses effets, moduler le timbre de sa voix et passer du ton comique au tragique, selon la nature du propos. Souvent, Ferré digresse. Parfois son discours est précipité et il avale en partie ses phrases... C'était un conteur dont l'accent méridional égaya encore le talent.

De synopses en ellipses de « vous comprenez » en « voilà », d'emportements en accés de tendresse, on découvre un Ferré spontané, meurtri ou insolite, imitant l'accent russe ou américain selon qu'il évoque Sabaniev ou Joan Baez.

— Et la musique suit ?

— La musique, je l'ai faite après.

— Toujours ?

— Cela dépend. Mais je pense que la musique prime dans la chanson commerciale. C'est-à-dire que le musicien fait la musique avant, et le parolier... c'est pour cela qu'on l'appelle le parolier — parle la musique, il met des syllabes sur la musique.

A PROPOS DES NOIRS SOUVENIRS

Il poursuit en racontant ce qu'il appelle des « faits divers » dont il a été victime. Non sans avoir évoqué auparavant les reproches, à son avis justifiés, que lui adressa autrefois *L'Ébriété*, les Indécences du journal à son égard et les difficultés d'un des gales *Libé* auquel il participa.

— Tout cela vous marqua. Je suis marqué, Monsieur, par les projecteurs, par l'incompréhension, l'indécence, des gens assez souvent dits d'Extrême-Gauche et qui ne le sont pas. Je ne parle pas pour votre journal en ce moment. Je parle des gens qui traitent comme cela, qui viennent vous dire... Aïe, cet été, un type d'extrême-gauche encore, qui est venu.

J'étais dans un bar à Monaco. Il se planta sur ma table et il me dit : alors, il paraît que tu as des idées... Je dis : non, je n'ai pas d'idées, mais j'en ai une. Tu sais où ? Il me dit non. Je lui dis : là, Ferré se frappe la tête avec la main. Alors, ces trucs-là, cela vous impressionne, vous comprimez. Vous êtes obligés de faire des mois. Cela m'est facile peut-être d'oublier le dernier mot parce que je m'appelle Ferré, mais je n'ai pas envie.

Je n'ai pas envie d'avoir jamais le dernier mot avec personne. Les gens vous obligent à vous rendre, je ne dis pas antipathique, mais à vous faire voir autrement que vous n'êtes, en disant : et lui, qu'est-ce que c'est ? Ferré, c'est un sale type, qu'est-ce qu'il se croit ? Je ne suis rien, je suis moi. J'ai des défauts comme tout le monde. Des défauts, je n'ai pas le mot défaut. Il n'y a pas de défauts pour moi. Il y a un style de pensée, un style

— L'anarchie ?

— Dans le dictionnaire, l'anarchie, cela veut dire la négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne. Je pense que c'est un sentiment, une position affective aussi importante que l'amour. Aussi noble que l'amour. C'est la solitude, en définitive. Pour moi, n'est-ce pas ? Alors, j'évite d'employer le mot parce que, si je dis : je suis anarchiste, cela suppose tout un programme politique.

Or, pour moi, l'anarchie n'est pas la politique. J'ai dit un jour que — remarquez, je parle comme si j'étais un type qui avait dit des choses — j'ai dit un jour que l'anarchie était la formulation politique du désespoir. Je crois que c'est — en tout cas pour moi — la façon de considérer l'anarchie. C'est une formulation politique du désespoir : il y a le mot « politique » et il y a tout de même le mot « désespoir ». C'est une position dans la négativité. Mais c'est pas mal, la négativité. Dans le moins, je dis qu'il y a le plus la loi, puis le moins la loi. C'est-à-dire la loi, les choses établies, puis, l'anti-loi.

— A moins que l'Etat subventionne, d'une manière ou d'une autre — ce qui est peu probable — ces nouveaux moyens vous priveront de certains publics. Pensez-vous ne refusez catégoriquement que le prix des places soit élevé et que, je présume, vous voulez vous faire entendre quand vous chantez, renoncez-vous à ce projet ?

— Ah non, moi je ne tiens pas à me faire entendre, vous savez. Non, pas

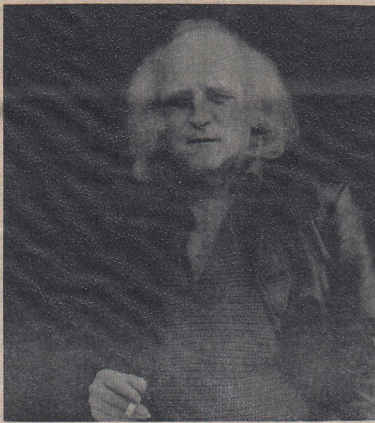
vous ne pouvez pas dire aujourd'hui ce que penseront les jeunes qui seront alors 20 ans, c'est-à-dire ceux qui naissent aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que nous sommes embrigadés par le système de la vie, qu'il soit politiquement capitaliste ou communiste. Tant pis.

L'ENVIE DE MOURIR

— Pendant des années, vous avez chanté seul en scène, accompagné par Paul Castanier ou par une bande magnétique. Pourquoi voulez-vous aujourd'hui des « musiciens vivants » (orchestre et chœurs), comme vous dites, pour vous accompagner en scène ?

— J'aime bien changer. Je ne veux pas m'embarquer quand je chante. Si je m'embarque, cela devient du métier. Et alors, c'est abominable. Il faut toujours que je me mette dans le coup quand je chante, sinon cela devient automatique et je suis transformé en machine. Je ne peux pas.

— Ah non, moi je ne tiens pas à me faire entendre, vous savez. Non, pas



(Photo Gamma)

du tout. J'ai assez chanté. J'ai envie de rentrer chez moi. Des fois, j'ai envie de mourir aussi. Cela, vous pouvez l'écrire.

— Que peut-on écrire et chanter après « Il n'y a plus rien » ?

— Oui, mais après « Il n'y a plus rien », il y a l'espoir qui est mon petit bonhomme *Le fils de Ferré*. Il y a l'espoir qui est pour moi un désespoir romantique.

« LA MUSIQUE, C'EST UNE VIOLENTEUSE » — Quelle est, pour

vous, la fonction de la chanson ?

— Il faut considérer l'époque et les moyens de diffusion qu'il y a aujourd'hui. C'est extraordinaire. Parce qu'il y a la musique. On ne peut pas dire des choses comme cela sans musique, sans rien. Entre un poème, même difficile d'accès, dans un livre et dans un disque, il y a une énorme différence : tu vendes dix mille disques avec la musique. Et cela, c'est explicable. Combien de fois les gens m'ont dit pour le texte « Il n'y a plus

rien », où il y a de la musique derrière, « votre chanson ». Ce n'est pas bien : qu'ils disent une chanson car ils prennent cela comme une chanson. D'abord, pour eux, ce n'est pas difficile. C'est parce qu'il y a la musique et tout un ensemble de choses.

Ce n'était pas possible de faire cela il y a vingt ou trente ans. Les choses ont changé. Et d'abord le public. Les jeunes aussi aujourd'hui sont — je le dis encore une fois — plus intelligents qu'il y a trente ou quarante ans. Les plus

MUSIQUE

Un entretien exclusif à Liberation

de vie, un style de parole, un style de marche à pied qui ne ressemblent pas aux autres. Tout cela, quand ça se rencontre, ça fait des étincelles.

— On vous a beaucoup reproché le fait que Dalida ait chanté « Avec le temps », une de vos chansons que vous n'avez pas écrite pour elle.

RUTEBEUF

(Éclatant de rire) Et voilà... Une chanson, ça se chante... Dalida, c'est une chanteuse. Si elle veut chanter une de mes chansons : bravo ! Personne ne chante mes chansons. Nommez-moi des interprètes de mes chansons. Il y en a eu mais pas beaucoup. Bon, cela me fait plaisir. D'autre part, je n'ai pas le droit d'interdire. A partir du moment où je fais un disque, moi et ma voix, il y a une licence obligatoire. C'est-à-dire que quelqu'un a le droit, même si je ne voulais pas, de prendre ma chanson — à condition qu'il reste fidèle à la musique et aux paroles — et de la chanter. C'est tellement vrai... Je vais raconter.

Il y a des années de cela, j'avais fait une chan-

gramme, essayer de la faire, vous n'avez pas le droit de mettre un gros mot. Je vous assure, télégraphiez un télégramme demain et dites : « Je vous amène » à Monsieur Machin. Monsieur, on ne peut pas vous l'envoyer, ce télégramme, et cela se comprend parce qu'un télégramme, c'est important pour un type, il peut le lire. Alors, j'ai écrit à Pathé-Marconi en disant : Je vous écris de la part de Rutubeuf, si c'était de ma part encore, je pourrais laisser tomber, mais là, je ne peux pas.

Ce n'est pas un type qui a vécu il y a cent ans, mais il y a sept cents ans ! Ne sortez pas le disque. Il vaut mieux que vous ne sortez pas le disque. Et ils ne l'ont pas sorti. Après, une autre chanteuse l'a enregistré et a dit la même chose. Oh ! j'ai laissé tomber, qu'est-ce que vous voulez y faire ? Et puis, il y a une autre fille qui l'a chantée. Elle s'accompagne mal à la guitare, mais c'est merveilleux, c'est Jean Biez. Un jour, j'ai reçu un disque avec Ferré prend alors l'accent américain : « Et droit au cul quand base vente... » C'était formidable.

Sciences-Po ? Sciences-Po, c'était extraordinaire ! On l'a fait formidable ! J'ai fait Sciences-Po, je ne me rappelle plus pourquoi. Parce que je faisais Droit. Parce que je me cachais, j'étais comme l'autruche. J'ai fait affectivement Droit... Mal. A Sciences-Po, j'ai été diplômé de la section administrative parce que j'y suis resté quatre ans et qu'il y a eu la guerre. Parce qu'il m'ont fait passer car il fallait en finir.

L'autruche. Je me cache. Je ne savais pas écrire la musique, je savais un peu le solfège. Je ne savais rien. Et je ne voulais pas parce que j'étais per-

suaillé qu'il ne fallait pas. On m'avait tellement... Vous aviez intrigués les recommandations paternelles ? — Je ne vous pas intrigués des choses que je veux faire. Mais c'était encore pire que cela. C'était l'oubli des choses... C'était le non, ce n'est pas possible, je ne peux pas. Puis les autres, écoutez cela, Léo. Comment peut-tu écrire de la musique après ces gens-là ? Vous comprenez ? C'est difficile, la vie d'artiste.

Propos recueillis par Jacques ERWAN

Télévision française no 1

18.45 LES ZINGARI, feuilleton
20.25 L'ENNEMI, d'après Julien Green
Eliabeth, qui s'annule avec son mari chétif, découvre la passion avec son demi-frère.
Né à Paris en 1900, de parents américains, Julien Green a publié en 1922 son premier roman, « Mont Crémieu ». Ses essais critiques et biographiques sur la littérature anglosaxonne, ses romans, et surtout son journal commentés par la religion et la passion de l'ebou (Les Envoies câblés, etc. Mazarin)
22.00 DIX JOURS AU SENEGAL, documentaire de Jean-Claude Weiss

Antenne 2

18.45 LA PREUVE PAR TREZE, feuilleton
20.25 MANNIX, série US
21.30 PORTRAIT DE L'UNIVERS, documentaire sur le « top bien manger »

La 12 avril 1945, au sud de Hambourg, l'armée britannique délivrait les 55 000 détenus du camp de concentration de Bergen et Belsen. Ils étaient affamés : leurs sauveteurs leur ont offert de leur donner des protéines par petites intraveineuses provoquant d'atroces tortures. Après des dizaines de morts, les médecins s'aperçurent que le meilleur traitement consistait à les alimenter avec du lait écrémé absorbé par la bouche. C'est la preuve la plus significative de l'ignorance des médecins en matière de nutrition : signifiant des riches, ils ont orienté leurs recherches, pendant des siècles, vers le prolongement de la vie, le traitement de la sénilité, la chirurgie des blessures de guerre, l'arrêt des épidémies, mais jamais les grandes famines, maladies de pauvres.

France Région 3

20.20 POUR LES JEUNES
20.30 TARKANOVKA, film de Fedor Ozep (1937)
Le nom de ce cinéaste était lié à celui de Poudovkine ; ils émigrèrent ensemble en Allemagne en 1928. Plus Ozep se réfugia en France où il a réalisé : « La dame de pique », « Tarkanova ».

Mots-Croisés de HAL

PROBLEME N. 138

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										

HORIZONTALEMENT. I. Elle sort souvent tabassée. — II. Elle pousse un peu l'Amour dans les orties. — III. Nommé. — IV. Discou-troumpette. Aigre. — V. Parcours. Pour le MILU, ce dessinateur doit être phallocrate. — VI. Cardinal (fabri). Flaque. — VII. Possessif. Répéter. — VIII. Es le rassemble trop souvent à une nombre. — IX. Il fit le siège de Troie. Dynamite stobéc. — X. D'un aux faire. C'est le pied de la faire.

SOLUTION N. 137

I. T. M. S. P. R. U. M. I. E. M. T.
II. M. I. T. R. I. P. U. I. E. N. E. S.
III. P. I. C. O. R. A. T. I. C. E. S.
IV. A. V. I. U. M. V. I. U. S.
V. T. I. O. T. E. L. A. A. R.
VI. T. I. S. S. O. T. C. W. O. C.
VII. E. T. O. R. T. O. P.
VIII. M. I. R. E. A. L. I. T.
IX. C. E. D. A. T. I. T. I. C. E. S.
X. E. R. C. I. A. V. I. E. S.

VERTICALEMENT. I. Hiler l'était. Mussolini aussi. — 2. Des œuvres ne le sort qu'une fois. — 3. Jolie ville du Gers. Sorties de la fête. — 4. Sa façon est mortelle. Le créfin en est

DES VACANCES A PARIS



son : de la musique sur des paroles de Rutubeuf qui avaient été agencées de façon particulière. C'est-à-dire qu'il y avait un arrangement des paroles qui avait été fait en collaboration avec mon ex-femme, Madeline. J'avais mis cela en musique et puis, voilà. Deux ou trois ans après, un guitariste de mon pays que je connaissais bien vient à la maison et me dit : tu sais, il y a une telle qui vient d'enregistrer chez Pathé-Marconi la chanson de Rutubeuf. Rutubeuf, en 1240 ou 1250, a dit : « Et droit au cul quand base vente ». Bon, on peut tout de même imaginer qu'on n'a pas à changer le mot « cul » sous prétexte qu'il a sept siècles. Alors, j'ai télégraphié à cette chanteuse en disant : « De mon temps, on ne confondait pas encore le cul avec le cœur ». De l'autre bout du monde, Rutubeuf, à Paris au téléphone, on ne m'a pas pris le télégramme.

Parce que, dans ce télé-

« SI VOUS SAVIEZ, MONSIEUR, COMBIEN J'AI HURRI DE PERSONNES DEPUIS QUE JE FAIS DE LA MUSIQUE »

— Comment avez-vous appris la musique ? Avez-vous une formation classique ? Avez-vous eu des maîtres ?

— Non, moi, je n'ai pas eu de maître, vous savez. Pourquoi ? Parce que cela ne s'est pas trouvé. Parce que... Parce que je n'étais pas âgé non plus. Quand j'ai eu 14 ans, un jour, j'ai dit à mon père : je veux aller au Conservatoire. Et mon père m'a dit : Tu veux aller au Conservatoire ? Tu es fou ! Il n'était pas question que j'y aille.

« La musique ne nourrit pas son homme », cette fameuse formule, n'est-ce pas ? Alors, j'ai l'habitude de dire... Je prends un temps, parce que je suis un acteur, un cabot aussi, et je dis : si vous saviez, Monsieur, combien j'ai nourri de personnes de-

« QU'ANDS TRAVAILLE COMMENCEMENT A PESSER COMME DES CHARRIERS SUR LES RUES, ON S'EFFRÈME UNE GROSSE SAIR. L'ÉTÉ QU'AND... »

« QU'AND, ON Pousse JUSQU'AU SQUARE DU LIRE-QUANT, SOUS LE PONT-NEUF... LA. A LA POINTE DE L'ÉTÉ, LE CUL PAR TERRE ET LE MIEUX AU SOLEIL, ON REGARDE COLLER LA SÉRIE, COMME CES BELS FREAKS ANGLAIS... »

« J'UN P'AIT BUCHERON AUX S'APPRENTIS ET S'APPRENTIS BUCHERON EN ANTOINE... LES PONT LA PONT BERTH... QUELQUES MOS, A TROUBER LE MONDE ET L'EUROPE... QU'AND QUE LES PONT EQUARRIS... »

« MAIS EST UNE CHOUETTE VILLE - SOUS SE BANADE, BERT, SOUS - PAS DANSE - M'ARRÊTE... MAIS COMME VOUS, TOI ET LA - S'ARRÊTE ET NE REND PLUS UN... L'ÊTRE DE VIN A PORTÉE DE LA MAIN... »